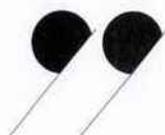




**Nous ne sommes
pas à la fin
des temps mais
au commencement**



**TIMOTHY
MORTON**

Peu d'essais de philosophie sont aussi stimulants, communiquent autant d'excitation à la lecture que *La Pensée écologique* de Timothy Morton (Éditions Zulma). Ce penseur britannique aux allures de rock-star, ami d'artistes comme Björk ou Ólafur Eliasson, est encore peu traduit en France, et pourtant il secoue la réflexion sur le vivant et le réchauffement climatique en lui insufflant une dose étonnante de métaphysique.

Propos recueillis et traduits par **Alexandre Lacroix**



La cinquantaine, père de famille, Timothy Morton a équipé la maison où il habite à Houston (Texas) d'un système générant l'électricité à partir du vent. Pendant quelques jours, il se souvient s'être considéré comme « très saint et vertueux », après quoi il a compris qu'il pouvait, désormais, laisser la lumière allumée dans toutes les pièces, voire transformer son garage en boîte de nuit sans aucun impact sur l'environnement. Et si la transition écologique n'était pas sobre, si elle n'avait rien à voir avec un nouveau puritanisme? Et si la pensée écologique ne nous menait pas à des restrictions mais à un nouveau sens de l'excès, de la dépense, de l'interdépendance, du décentrement?

Telle est la perspective ouverte par Morton, touche-à-tout de génie. Né en Angleterre, il joue parfois de la musique sur des albums et a composé des chansons de rock; il enseigne la littérature anglaise à la Rice University (au Texas) et a écrit une thèse sur Shelley; de nombreux artistes contemporains l'invitent à prendre la parole dans leurs expositions. Mais ce côté pop-star éclectique, qui est en train

de rendre Morton célèbre – il ne devrait pas tarder à occuper dans le monde intellectuel une place à peu près équivalente à celle d'un Slavoj Žižek –, ne l'empêche nullement de s'intéresser à la métaphysique contemporaine la plus exigeante. Ami de Graham Harman, philosophe qui est à l'origine d'un courant baptisé le Nouveau Réalisme, Morton a produit un concept neuf, celui d'« hyperobjet ». Contrairement aux objets classiques, les hyperobjets ne sont pas localisables dans le temps et dans l'espace, leur répartition est aléatoire, ils sont visqueux et s'interpénètrent, quand ils ne traversent pas notre corps. À quoi sert ce concept? À penser la crise écologique, puisque les déchets ou encore le réchauffement climatique ne sont pas des objets classiques sur lesquels nous pouvons exercer un contrôle direct, mais bel et bien des hyperobjets avec lesquels nous entrons dans des interactions complexes. Dès lors, la pensée écologique est une aventure, un tour de train fantôme dérangeant: son projet n'est pas simplement de réorienter la politique énergétique ou industrielle, mais de proposer de nouvelles images du monde, perturbatrices, susceptibles de modifier le rapport des êtres humains à la biosphère. Prêts pour le *trip*?



Vous avez eu une correspondance, publiée, avec la chanteuse Björk. Dans son premier e-mail, elle vous demande de l'aider à se définir: « Je voudrais savoir quel -ism je suis. » Mais vous refusez de répondre. Pourquoi?

TIMOTHY MORTON: Toute cette affaire des mots en *-ism* – surréalisme, impressionnisme... – me paraît étroitement liée à l'anthropocentrisme, à cette perspective réductrice selon laquelle les êtres humains seraient au centre de l'univers, en position de mettre les choses dans des boîtes. Björk a au contraire une manière de chanter qui brouille les limites entre humain et non-humain. Sa voix est-elle animale? Est-ce encore un chant ou des cris? Comment le timbre de la voix est-il mêlé aux sons des machines? Son esthétique remet en cause la manière classique de compartimenter le monde.

L'un de vos concepts, celui d'« hyperobjet », est même inspiré par un titre de Björk, *Hyperballad*.

Dans cette chanson, Björk s'adresse à un être aimé. Elle lui dit que le matin, très tôt, avant qu'il ne se lève, elle se rend au bord d'une falaise et elle jette des petits morceaux de voiture, des bouteilles et des couvercles. Elle n'exprime pas directement ses sentiments, mais elle les suggère en nommant les objets dont elle se débarrasse. Pour moi, c'est là le sens de *hyper-*, dans « *hyperobjet* ». C'est un concept dont je me sers pour désigner des entités qui ne sont pas situées en un point précis du temps et de l'espace, qui néanmoins existent réellement – et que l'on ne peut aborder qu'à travers un jeu de connexions et d'interrelations, indirectement.

Par exemple?

Le polystyrène. Pensez à tous les morceaux de polystyrène qui existent dans le monde, dans les cartons d'emballage, les décharges publiques, aux grains perdus dans le sable des plages, dans les océans, dans les intestins des animaux... Le polystyrène est un hyperobjet: il est amené à exister sur une durée de temps très longue avec une répartition spatiale discontinue et aléatoire. Mais le réchauffement climatique est également un hyperobjet: nul ne le voit, il se manifeste à

travers une série d'événements imprédictibles – canicules, pluies diluviennes, ouragans, fonte de glaciers et d'icebergs, élévation du niveau de la mer... Sur les hyperobjets, vous ne pouvez pas exercer votre contrôle de façon simple.

Autre caractéristique des hyperobjets, la viscosité.

Oui, cela signifie que vous ne pouvez pas vous séparer d'eux, la distinction entre sujet et objet n'opère plus. Pensez au plastique: il n'y a pas seulement en ce moment même un continent de sacs plastique flottant sur l'océan Pacifique, vous avez aussi du plastique en vous, parce que des petits morceaux de plastique se trouvent dans les aliments. Plus généralement, si les êtres humains décident d'aller s'établir sur Mars, cela implique qu'ils devront recréer certaines conditions sur cette planète, s'arranger pour avoir de l'eau à l'état liquide, une atmosphère, des végétaux; ils seront encore un peu sur Terre, même sur Mars. La Terre est un hyperobjet qui colle aux humains, ils ne peuvent aller habiter nulle part sans l'emporter avec eux.

En vous écoutant, je me demande ce qui aurait la propriété de ne pas être un hyperobjet. Y a-t-il encore une place, dans votre philosophie, pour les objets ordinaires, tout bêtes?

La notion d'hyperobjet est relative. Si j'étais un électron, un verre d'eau serait pour moi un hyperobjet.

Parmi les propriétés des hyperobjets, il y a aussi l'interobjectivité.

Qu'est-ce que cela veut dire?

Qu'il y a une interpénétration. Par exemple, l'humanité est un hyperobjet. Mais il y a de l'humanité dans les vaches. Parce que, sans l'élevage, les vaches telles que nous les connaissons n'existeraient pas. Chaque hyperobjet est donc pris dans une multitude d'autres, ce qui déjoue la loi traditionnelle de la causalité.

En quoi ce concept clairement métaphysique d'hyperobjet vous paraît-il essentiel pour la pensée écologique?

La pensée écologique est un effort pour vous faire prendre conscience que plusieurs événements se produisent à des échelles différentes. Nous sommes en train de parler, nous sommes partie prenante de cet hyperobjet appelé humanité qui, à une autre échelle d'espace et de temps, est en train – au moins métaphoriquement – de percuter la Terre comme un astéroïde géant. Quand vous montez à bord de votre voiture et que vous démarrez,

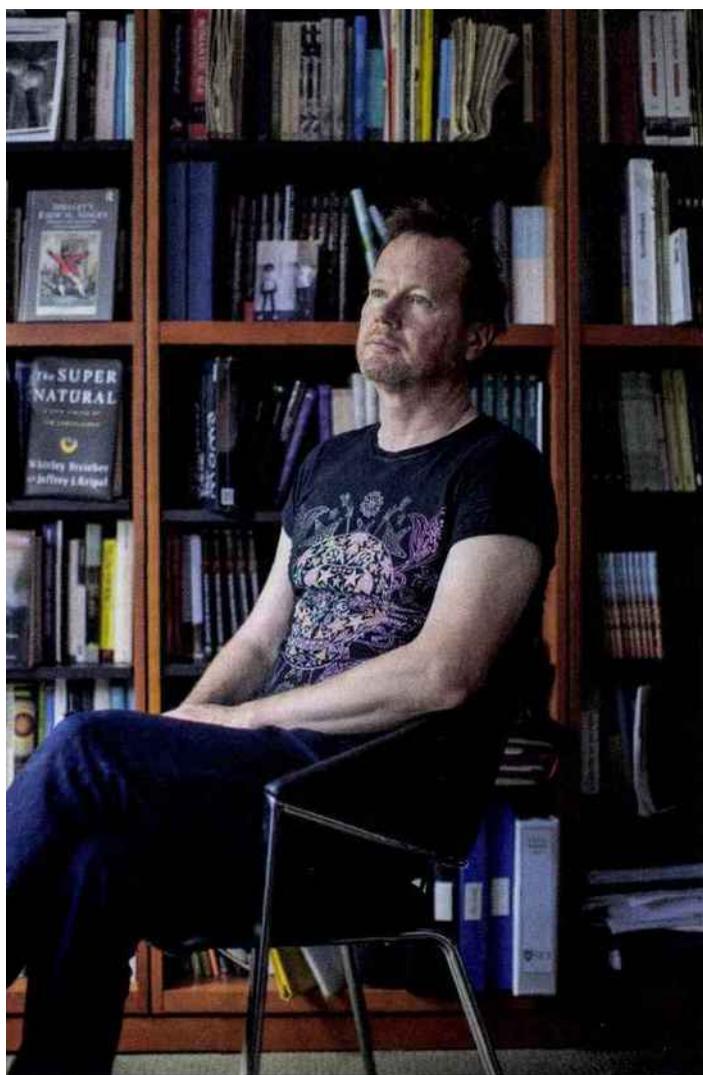
TIMOTHY MORTON EN SIX DATES

- 1968
Naissance à Londres, le 19 juin
-
- 1994
Le disque *Stacked up* du groupe *Senser* se hisse à la quatrième place des hit-parades en Angleterre. Il comprend une chanson, *Peace*, coécrite par Timothy Morton, ex-membre de cette formation fusionnant rock et rap
-
- 1995
Publication de son premier livre, *Shelley and the Revolution of Taste* (« Shelley et la révolution du goût », Cambridge University Press; non traduit), remarqué par Jacques Derrida. La même année, il est nommé professeur de littérature anglaise à l'université du Colorado (il occupera ce poste jusqu'en 2003)
-
- 2000
Violoniste sur le disque *Peacemaker's Journey* de Joanne Shenandoah, nommé aux Grammy Awards dans la catégorie « Best Native American Music »
-
- 2012
Professeur de littérature anglaise à la Rice University (Houston)
-
- 2015
Rétrospective Björk au Museum of Modern Art de New York, qui comprend la publication de sa correspondance avec Timothy Morton. Exposition de l'artiste Ólafur Eliasson au Moderna Museet/ArkDes (Centre suédois d'architecture et de design) de Stockholm, avec conversation publique entre l'artiste et le philosophe; début de leur collaboration

statistiquement il ne se passe rien, vous ne faites aucun mal à la biosphère. Mais à une autre échelle, cette action, répétée des milliards de fois, est à l'origine du réchauffement climatique. S'ouvrir à la pensée écologique, c'est modifier sa conscience de façon à percevoir ces différents niveaux.

Vous parlez d'« écologie sombre », parce qu'il est inquiétant, désagréable d'accéder à cette conscience élargie?

Bien entendu! Quand vous allez aux toilettes et que vous tirez la chasse d'eau, vous vous figurez par commodité que vos déjections s'en vont dans une espèce de petit lieu magique baptisé « *ailleurs* ». En réalité, vous savez que cet ailleurs n'existe pas, que vos excréments seront acheminés dans une usine de retraitement ou seront déversés dans l'océan. Il est très désagréable d'être conscient que les pollutions en tous genres ne s'en vont pas, qu'elles restent partie intégrante de notre environnement. C'est à cette réalité sombre que vous expose l'écologie.



Un autre concept central dans votre travail est celui de « maillage ». De quoi s'agit-il?

Le matin, il m'arrive de préparer des crêpes pour mes enfants. J'utilise une passoire afin de tamiser la farine; cette passoire a des mailles, des petits trous par lesquels les flocons de farine passent. Je pense que le réel se présente à nous ainsi. Il n'est pas plein ni continu, il y a des petits trous entre les choses. C'est grâce à ces trous que des transformations sont possibles et que les événements se produisent. Par exemple, si vous vous intéressez à la théorie de l'évolution, vous savez qu'il y a toute sorte de sauts, de discontinuités, d'accidents dans ce récit des transformations successives des espèces. Les fossiles que nous possédons ne fournissent pas un tableau complet. Mais ces trous ne sont pas la preuve que la théorie de l'évolution serait fautive, contrairement à ce que croient les détracteurs de Darwin, ils prouvent au contraire que les espèces évoluent vraiment, étant donné qu'un jeu, des transferts, des mutations sont possibles grâce à ces discontinuités.

© Max Buchhalter

Les toilettes, la passoire... Vous avez souvent recours à des images. Pourquoi ?

Je m'intéresse à la capacité des humains à visualiser les problèmes. J'ai parfois l'impression, aussi, que nous sommes tellement submergés et assommés par ce qui se produit dans le monde que notre capacité à nous le représenter, à nous en faire une image, s'en trouve affaiblie ou inhibée... Le métier de philosophe consiste peut-être à chercher des métaphores pour faire voir le monde autrement.

Vous avez contrarié pas mal de sympathisants de l'écologie en affirmant qu'il fallait cesser de faire référence à la nature.

En quoi ce concept vous dérange-t-il?

C'est un concept normatif, qui sous-entend que certaines entités ou certains comportements seraient contre-nature. Par le passé, la rhétorique de la nature a largement servi l'homophobie, le sexisme et le racisme. L'amour entre personnes du même sexe serait une

« anomalie ». Il serait « naturel » que les femmes, moins fortes, soient soumises aux hommes. Les Blancs seraient « naturellement » plus intelligents. Ensuite, le problème est que l'on ne sait pas où se trouve cette fameuse nature. S'agit-il des forêts loin des villes? Des océans? Mon ADN est-il naturel mais pas mon éducation? La nature, est-ce le sol partout où il n'est pas recouvert pas le macadam? Je n'en sais rien, car les forêts ont été façonnées par les usages des humains, les océans sont pollués, des dépôts de carbone sont présents dans les sols. La pensée écologique telle que je la conçois nous enseigne que les choses sont connectées entre elles et interagissent, tandis que le concept de la nature bloque ce type de prise de conscience.

Quel mot faut-il employer, alors?

La biosphère existe, c'est de là qu'il faut partir. Réfléchissez un peu. Vous voulez sauver les dauphins. Qu'est-ce qui est le plus efficace? De dire qu'il faut sauver les dauphins parce qu'ils n'ont rien à voir avec les humains, qu'ils

🍷

L'humanité est un hyperobjet. Il y a de l'humanité dans les vaches parce que, sans l'élevage, les vaches telles que nous les connaissons n'existeraient pas

🍷



sont les habitants du royaume enchanté de la nature? Ou d'affirmer que les dauphins et les hommes ont des ancêtres communs dans l'arbre de l'évolution et qu'ils devraient donc être pensés comme interdépendants, pris dans un même maillage et par là même solidaires?

Dans votre essai, vous ironisez sur un film très populaire, *Into the Wild* [2008]. Inspiré de faits réels, il raconte l'histoire de Christopher McCandless, un jeune homme qui a cherché à aller vivre dans la nature sauvage et qui en est mort. Pourquoi êtes-vous si sarcastique?

Je suis moi-même assez fasciné par la dépression, le suicide et ce genre de choses, c'est pourquoi je n'ai aucune antipathie pour Christopher McCandless. Mais je me méfie de ce fantasme selon lequel on pourrait quitter la dimension du social pour accéder à une pureté plus grande. Le mot qui me vient à l'esprit est celui de « belle âme ». Croire que la civilisation est mauvaise, démoniaque, et qu'il serait possible de lui échapper en Alaska, c'est tout aussi stupide que d'imaginer, comme jadis George W. Bush, qu'il existe un « axe du mal » passant par l'Irak, l'Iran et la Corée du Nord. Les terroristes d'Al-Qaïda s'étaient de même convaincus que le diable résidait dans les deux tours du World Trade Center. L'esprit de bigoterie suppose que le mal est hors de nous, qu'on peut donc le frapper ou s'en débarrasser. Cependant, comme je le soulignais, la biosphère est maillée, interconnectée, et la quête des bigots n'aboutit finalement qu'à de la violence et à de la destruction.

Vous êtes aussi assez moqueur quant à la posture d'un Ernest Hemingway ou d'un Jim Harrison, qui mettent en scène leur virilité en se décrivant en train d'arpenter les grands espaces.

Aux États-Unis, une question revient fréquemment parmi les propriétaires d'animaux domestiques: avez-vous un chat d'intérieur ou d'extérieur? En général, les gens répondent: « Oh! je suis heureux, j'ai un chat d'extérieur! » Mais de quelle extériorité parle-t-on? En dehors de la maison, y a-t-il un monde extérieur pour les chats? Non, il n'y a que la rue, dans laquelle les chats se font écraser au nom de cette grande et belle idée selon laquelle ils seraient faits pour le plein air. Du moins, il en va ainsi là où j'habite, à Houston. Je me demande même si le concept de chat d'extérieur n'existe pas uniquement pour nous faire croire qu'il existe un monde en dehors du monde que nous habitons réellement. Est-ce qu'il existe un refuge, dans la biosphère, que l'action des hommes n'aurait pas encore touché? J'en doute. C'est

pourquoi la gesticulation des écrivains que vous avez évoqués a tendance à me faire sourire: leur fonction sociale est de faire rêver leurs lecteurs en leur faisant croire qu'ils ont réussi à devenir des chats d'extérieur. En d'autres termes, on n'échappe jamais au social ni au politique, même quand on va pêcher dans le Montana.

Vous écrivez: « *Les happenings et les rave parties sont environnementales, du 14 Hour Technicolor Dream à l'Alexandra Palace de Londres en 1967 [le premier grand festival de musique de l'époque hippie] à l'acid house de 1988.* » Cela signifierait-il que, pour vous, il serait plus écolo d'assister à la Gay Pride que de partir faire une marche en forêt?

Je n'ai pas envie de distribuer les bons et les mauvais points, je n'irai pas jusqu'à dire que X est plus écolo que Y! Mais je suis convaincu que le combat contre l'homophobie, le racisme et la misogynie est un moyen d'accélérer la prise de conscience écologique. Parce qu'il convient d'abolir toutes les stigmatisations fondées sur des microdifférences. Si je considère que l'homme à la peau blanche est supérieur à celui qui a la peau noire, quand serai-je capable de faire le grand saut qui consiste à considérer l'ours polaire comme mon semblable, mon frère?

Vous allez plus loin: vous expliquez que la biosphère n'est pas hétérosexuelle, mais queer.

C'est l'évidence même! Si vous vous intéressez à la biologie, vous savez que la reproduction hétérosexuelle est un phénomène localisé, une goutte d'eau dans l'océan des comportements sexuels et des mécanismes reproductifs. Les bactéries se reproduisent par scissiparité, les arbres disséminent leurs graines, les trois quarts des fleurs sont bisexuées et hermaphrodites... Du point de vue de l'efficacité, de la dépense énergétique, la reproduction par clonage – courante dans le règne végétal – est de loin préférable à la reproduction sexuelle. Par ailleurs, l'évolution a cette particularité qu'elle va toujours du côté de l'excès, de la rave party si vous voulez, de la folle dépense, parce que l'adaptation des espèces suppose que se produisent des mutations au hasard. Mais pour qu'une mutation aléatoire ait lieu, il faut un nombre d'essais considérable. Songez à la quantité de graines produites par une simple fleur de pissenlit ou au nombre de rapports sexuels qui n'aboutissent pas à une fécondation effective.

Vous reprochez à de nombreux écolos de se concentrer sur des petites actions, tandis que, pour protéger la vie sur Terre, il faudrait voir grand.

À l'échelle individuelle, il n'y a guère que deux choses que vous puissiez faire pour la

Par le passé,
la rhétorique
de la nature a
largement servi
l'homophobie,
le sexisme
et le racisme





biosphère: voter vert et arrêter de manger de la viande. Est-ce que cela va arrêter le réchauffement climatique? Non. C'est pourquoi à mon sens l'écologie n'a rien à voir avec la prétendue culpabilité individuelle et le puritanisme. Il ne s'agit pas de devenir une personne vertueuse mangeant bio, mais de s'engager dans des actions collectives. Plutôt que de modifier ses habitudes, agir avec les gens du voisinage, en créant une association. Mais les vrais remèdes ne viendront que d'une action politique transnationale, coordonnant la politique de plusieurs États – à moins qu'un personnage dans le genre d'Elon Musk ne parvienne à modifier le marché automobile à l'échelle globale et à nous débarrasser du carbone.

Êtes-vous favorable au *geoengineering* ? Que pensez-vous de la proposition de David Keith – pulvériser massivement du dioxyde de soufre dans l'atmosphère pour refroidir la planète ?

Le problème avec le *geoengineering* est que vous n'avez qu'une seule chance. Vous appuyez sur le bouton, et après, advenue que pourra. Si vous agissez sur les équilibres de notre écosystème au niveau global et que l'effet produit est désastreux, vous compromettez les chances de survie de 7,5 milliards d'êtres humains, mais aussi de tous les animaux et des plantes. J'ai le sentiment que c'est la dernière des choses à faire. La première est de promouvoir la démocratie et de considérer qu'un État vraiment démocratique doit gérer une communauté d'humains et de non-humains, organiser leur coexistence pacifique.

Vous affirmez que la fin du monde est derrière nous, qu'elle a déjà eu lieu.

Je me méfie du concept de « fin du monde » qui me paraît pétrifiant – un peu comme si vous traversiez une rue la nuit et que vous étiez aveuglé par les phares d'une voiture fonçant vers vous: au lieu de vous enfuir, vous restez tétanisé. De plus, il s'agit d'un héritage judéo-chrétien assez problématique. L'apocalypse est présentée par les religions comme un dénouement spectaculaire, lors duquel nous serons enfin fixés sur le bien et le mal. Ce mythe est dangereux, car il nous laisse accroire que tout va soudain s'arrêter. Moi, je pense que nous ne vivons pas la fin des temps, nous nous trouvons au contraire au commencement.

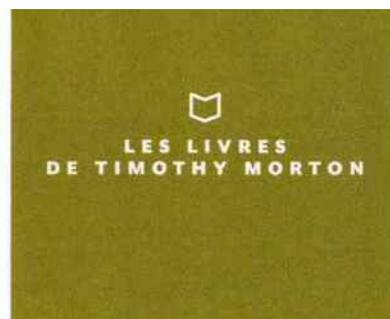
Au commencement de quoi ?

De l'Anthropocène, d'une phase de l'Histoire où les êtres humains prennent conscience des conséquences de leurs actions sur la biosphère. Vous connaissez ces scénarios de films fantastiques dans lesquels le héros

comprend qu'il est déjà mort. C'est une découverte incroyablement relaxante. Vous avez peur de mourir, vous êtes angoissé, et tout d'un coup vous saisissez que le pire s'est déjà produit. Vous vous sentez libre, il ne peut plus rien vous arriver. J'aimerais amener les gens à se trouver dans cet état d'esprit. Le pire est derrière nous: l'humanité possède déjà des armes atomiques, des centrales nucléaires, elle a pollué les océans, empoisonné les nappes phréatiques, amorcé un réchauffement global, tué 60 % de la faune sauvage. La catastrophe a eu lieu. La seule question intéressante est donc: qu'est-ce qu'on fait maintenant?

Vous avez été influencé par Jacques Derrida. Un reproche que l'on peut adresser à la déconstruction, et à la théorie critique, est qu'elle consiste à dire, sur n'importe quel sujet: « C'est beaucoup plus compliqué que vous ne le croyez! » N'est-ce pas un reproche qui s'applique à votre travail ?

Les philosophes ont en effet une manière de se comporter et de s'exprimer qui fait qu'ils paraissent plus intelligents que les autres. En face d'un intellectuel de gauche, la plupart des gens se retrouvent comme paralysés. Je ne considère pas que ce soit une bonne tactique. Par exemple, si quelqu'un dit: « Je me sens coincé, j'ai envie de liberté », le philosophe explique: « Votre désir de liberté est un symptôme qui montre à quel point vous êtes aliéné. » À quoi cela avance-t-il? J'aspire moi-même à me débarrasser de cette attitude. Il y a cependant une leçon importante à retenir de Jacques Derrida: philosopher, c'est ralentir. Les idées ne peuvent avoir de l'effet que si nous les examinons avec une extrême attention. Si je vous résume mon message ainsi: « Nous vivons dans une biosphère, elle est menacée par le réchauffement climatique, nous devons agir au niveau collectif », ce que je dis est juste, mais cela ne déclenchera aucune action de votre côté. Pour que ce message porte vraiment ses fruits, qu'il soit entendu, intériorisé, il faut s'arrêter, prendre le temps et réfléchir à chacun des termes, à leurs implications et à leurs ramifications. C'est un peu comme lorsque vous voyagez à l'aide de Google Maps: quand vous approchez de votre destination, l'image grossit, grossit, elle devient étrange, imprécise, et peut-être allez-vous avoir du mal à trouver l'entrée exacte de l'immeuble où vous devez vous rendre. La pensée philosophique produit cet effet d'agrandissement, elle génère de l'inquiétude, mais le but n'est pas de se faire passer pour plus intelligent que les autres. Il s'agit au contraire de regarder de près un problème pour trouver la bonne entrée. ●



**EN FRANÇAIS
Hyperobjets. Philosophie et écologie après la fin du monde**

(2013; trad. fr. L. Bury, Cité du Design/Éditions, 2018)
L'ouvrage de référence sur le concept d'hyperobjet, où l'on comprend ses rapports avec le courant métaphysique qu'on appelle le Nouveau Réalisme. Fondé par Graham Harman, il tente de sortir du point de vue humain ou subjectif sur le monde, de se dégager de la perspective anthropocentrée, pour repenser les choses, les animaux, le vivant et l'univers. Le concept d'hyperobjet permet à Timothy Morton de défaire les catégories traditionnelles de sujet et d'objet.

La Pensée écologique

(2010; trad. fr. C. Wajsbrot, Éditions Zulma, 2019)
Cet essai stimulant rompt avec le discours habituel de l'écologie politique. Entrer en écologie ne se résume pas, pour Morton, à devenir un protecteur de l'environnement mais implique de changer de regard. Il s'agit de comprendre que nous sommes traversés, reliés à d'autres entités vivantes, qu'il s'agisse des bactéries dont nous sommes les hôtes ou des effets de notre action sur la biosphère. Penser écologiquement, c'est se saisir comme faisant partie de ces interactions, de ce maillage, c'est donc l'occasion d'un immense vertige.

OUVRAGES EN RAPPORT AVEC L'ÉCOLOGIE DISPONIBLES EN ANGLAIS

Ecology Without Nature: Rethinking Environmental Aesthetics
(« L'Écologie sans la nature. Repenser l'esthétique environnementale », Harvard University Press, 2007)
Argumentaire contre l'idée de nature, jugée conservatrice par Morton.

Dark Ecology: For a Logic of Future Coexistence
(« L'écologie sombre. Pour une logique de la future coexistence », Columbia University Press, 2016)
En réponse à la *deep ecology*, « écologie profonde », Morton forge le concept de *dark ecology*: la perspective écologique est en effet déroutante, car elle nous confronte à d'« étranges étrangers », à des entités non humaines – plantes, bactéries, microbes – que nous ne comprenons pas mais dont nous dépendons.

Humankind: Solidarity with Non-Human People
(« Humanité. Solidarité avec les non-humains », Verso Books, 2017)

Morton nous invite à redevenir comme les anciens bouddhistes ou les shamans amérindiens: à nous vivre non pas comme des sujets humains autonomes, mais comme hantés, traversés par des formes de vie animales et végétales.

CONTRE NATURE

ESSAI/ROYAUME-UNI • 7 FÉVR.

Timothy Morton

Puisque le réchauffement climatique a déjà entraîné la sixième extinction de masse, il est urgent de repenser notre place sur Terre. Dans l'hypothèse d'une fin du monde, à supposer qu'elle n'ait pas déjà eu lieu, il est plus utile de s'intéresser au monde qu'à la fin. C'est, en résumé, le propos décapant de Timothy Morton. Pour ce trublion, qui enseigne à la Rice University (Texas) la philosophie, mais aussi la littérature, les arts et les sciences doivent nous aider à comprendre le réel et non à le contourner par des concepts. Vouloir un monde plus vert ne sert qu'à évacuer une mauvaise conscience avec des mots piégés comme *environnement*, *local* ou *bio*. Dans ce livre percutant, qui inaugure une nouvelle collection d'essais chez Zulma, Timothy Morton suggère de relativiser la toute-puissance de l'homme et de se débarrasser du concept de Nature comme territoire romantique de la chlorophylle et du grand air. Il explique également notre nouveau rapport aux « hyperobjets » comme les sacs plastiques ou les déchets nucléaires. En trois chapitres menés tambour battant, cette pensée écologique invite à moins de nature pour plus de conscience. A chacun d'en faire ou non une tragédie.

Laurent Lemire

TIMOTHY MORTON

La pensée écologique - Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cécile Wajsbrot



ZULMA

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 272 P.
EAN : 978-2-84304-841-8
SORTIE : 7 FÉVRIER





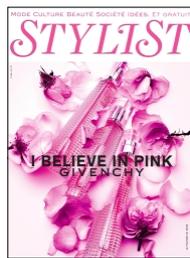
Max Burdhalton

ESSAI

Timothy Morton

Écrit d'une traite il y a une petite dizaine d'années, *La Pensée écologique* du philosophe Timothy Morton est enfin traduit en français. Dans ce texte radical (mais aussi plein d'humour) mêlant art et écologie, ce proche de la philosophie de Bruno Latour nous invite à revoir nos outils conceptuels pour comprendre la crise écologique à laquelle nous sommes confrontés. Pour Morton, il faut nous affranchir du concept de nature pour appréhender le monde dans son universalité. Et si les humains n'étaient plus le centre du monde ? D. D.

La Pensée écologique (Zulma), traduit de l'anglais (G.-B.) par Cécile Wajsbrot, sortie le 7 février



CULTURE

CULTURIST

ESSAI

NATURE PEINTURE



C'est bon, c'est fini, on a détruit la nature, on peut donc se mettre à réfléchir à une bonne façon de la protéger.

Nature et culture sont un peu, dans l'histoire des idées, ce vieux couple gâteaux dont on se demande s'il faut encore écouter les chamailleries. Sauf que les chamailleries pourraient bien s'arrêter net : à l'ère de l'anthropocène, alors que l'humanité est devenue une force géologique à elle toute seule, perturbant de manière globale les écosystèmes, existe-t-il encore un peu de nature quelque part ? **Timothy Morton l'affirme d'emblée : « La Nature est devenue une contrefaçon en plastique de la chose réelle. »** Débarrassons-nous donc de cette notion. C'est ce que suggère le philosophe anglais dans son essai à la fois pop et sérieux, cherchant à définir ce que serait « la pensée écologique ». Une pensée du maillage, où tous les êtres sont interconnectés sans hiérarchie. Une pensée queer, où les identités cessent d'être hermétiques pour devenir des vases communicants. Une pensée sombre, où l'on avance comme à tâtons dans la pénombre, avec « de l'hésitation, de l'incertitude, de l'ironie et de l'attention ». Avec un ton jamais pédant mais souvent gouailleur, **Timothy Morton** cite indifféremment Emmanuel Kant et Pink Floyd, Percy Shelley et *Wall-E*. À méditer lors de votre prochaine balade en « forêt ». P.-E.P. **La Pensée écologique de Timothy Morton, éd. Zulma, 272 p., 20 €.**



Livres

ENVIRONNEMENT



LA PENSÉE ÉCOLOGIQUE
Timothy Morton
Zulma, 2019,
272 p., 20 €.

Ce livre, traduit en français neuf ans après sa première publication en anglais, offre un résumé de la pensée de Timothy Morton. Philosophe, spécialiste de littérature anglaise, expert du *Frankenstein* de Mary Shelley, T. Morton s'emploie à déconstruire la pensée écologique pour mieux la reconceptualiser. La tâche est herculéenne : convaincre le monde de ce qu'il court à sa perte pour cause de réchauffement climatique et de disparition de la biodiversité, passe encore. Mais l'auteur va au-delà. Il entend démontrer que l'écologie telle qu'elle est comprise aujourd'hui n'apporte aucune solution, mais qu'elle fait partie du problème parce qu'elle repose sur des concepts erronés. Pour revitaliser l'écologie, T. Morton recourt à

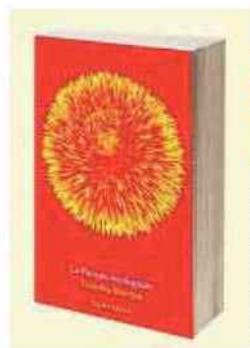
divers stratagèmes, tels ces irritants hyperobjets : des artefacts techniques tels le polystyrène ou le plutonium, qui sont immortels selon nos critères. Il affectionne aussi l'écologie sombre, les étranges étrangers, et les maillages. Le tout est servi enrobé d'abondantes citations littéraires. L'ensemble est parfois déroutant. Retenons-en quelques idées-forces : l'écologie sombre, c'est cet abîme que l'on entrevoit quand on réalise que la nature vierge, inaffectée par l'humain, n'est qu'un leurre. La nature n'a jamais existé, sinon comme une extériorité qui nous permet d'en extraire des ressources. Au lieu de nature, concept pernicieux et vide, mieux vaut parler d'environnement. Ce dernier, nous le partageons avec des êtres conscients (animaux) ou

presque conscients (végétaux). Voici ces «étranges étrangers» : on ne peut entrer en leur monde, ce qui nous condamne à être anthropocentriques dans nos rapports avec eux. Mais nos coévolutions partagées forment des maillages, ensembles plus ou moins continus de relations biotiques qui nous unissent à eux, comme aux microbes et aux virus. L'environnement est ce tissu planétaire, vital, de liens biologiques que nous sommes en train de détruire. Comment soulager l'angoisse résultant de ce constat ? Pour T. Morton, par un degré plus élevé de conscience, une écologie de l'esprit capable de penser toutes les dimensions de la complexité, en recourant au besoin à l'art et à la spiritualité. ■

LAURENT TESTOT



C'EST À LIRE



Une vision globale de l'écologie

DÉCONSTRUCTION Si à la fin de ce livre vous éprouvez une sorte de vertige mélancolique doublé de dislocation panique, c'est que le réel est déchiré et que vous avez plongé dans la pensée écologique! Laquelle est « *un virus qui contamine tous les autres*

domaines de la pensée ». L'essai de Timothy Morton, nourri aussi bien par Mallarmé que par Stanley Kubrick, ouvre un champ de réflexion radicalement nouveau, en affirmant l'impossibilité d'appréhender l'écologie en dehors du principe de l'interconnexion des êtres vivants, reliés dans un maillage « *d'étranges étrangers* ». Le philosophe britannique rejette la pertinence d'une action locale par petits pas au profit d'un « *penser grand* » global, assorti de responsabilité, coopération, sympathie, mais aussi de... perplexité! Sa critique du capitalisme comme origine de la crise écologique invite à interagir à toutes les échelles : le voisin, le non-humain, ou l'hyperobjet, un nouveau concept — réchauffement climatique ou déchets nucléaires — auquel les humains sont désormais confrontés. Avec le ferme conseil d'avoir recours à l'art, qui donne voix à l'indicible. ■ **Andreina De Bei**

La Pensée écologique, Timothy Morton, [Zulma](#), 259 p., 20 €

**CRITIQUE**
littéraire**ÇA**
LA**Zoé Shepard quitte
Albin Michel pour Stock**

Zoé Shepard avait fait le bonheur d'Albin Michel avec sa satire des fonctionnaires *Absolument dé-bor-dée*, plus de 400 000 exemplaires vendus. Elle publiera son prochain livre chez Stock. Un roman noir qui a pour cadre l'Amérique. Intitulé *Maggie Exton*, il sortira en avril 2019.

Des essais chez Zulma

Laure Leroy, la directrice des Éditions Zulma, étoffe sa jeune maison avec le lancement d'une collection d'essais au mois de février. Et ça démarrera fort avec un livre de Timothy Morton, traduit par Cécile Wajsbrot : dans *La Pensée écologique*, l'auteur propose une philosophie écologique radicale. Avec ses idées sur l'ère anthropocène, mises en cause par certains, il suscitera des débats.

Carrière, l'Enchanteur

Le directeur des Éditions Anne Carrière, Stephen Carrière, publiera le 3 janvier chez Pocket Jeunesse un roman, *L'Enchanteur*, où l'on voit un lycéen charismatique manipuler la réalité pour résoudre les problèmes de ses amis. Mais ce faisant, il ouvre dans le réel une brèche où les forces du Mal se précipitent...

**Houellebecq,
« titre à venir »...**

En général, fin novembre, les éditeurs communiquent sur leurs parutions de janvier. Rien de tel pour Michel Houellebecq (sortie le 4 janvier). Pour l'heure, les Éditions Flammarion n'ont donné que deux informations : « Titre à venir » et le prix du roman : 22 €...



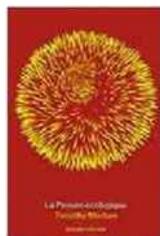
E S S A I

La Pensée écologique

DE TIMOTHY MORTON. ÉDITIONS ZULMA. TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CÉCILE WAJSBROT.
272 PAGES.



En 2015, le MoMA présente une exposition sur l'œuvre de Björk. Parmi les pièces exposées, il y en avait une très récente: l'échange de correspondance par lequel la chanteuse avait invité le penseur américain Timothy Morton à discuter avec elle d'écologie, de nature et de ce que c'est qu'un monde à l'âge de l'Anthropocène. Dans son premier message, elle lui expliqua qu'elle lisait ses livres depuis longtemps et qu'elle les appréciait beaucoup. Cela tombait bien, car lui aimait aussi la musique de Björk. Quel rapport avec la traduction française, près de dix ans après sa première publication en anglais, d'un des chefs-d'œuvre de Morton, *La Pensée écologique*? Ceci: qui si les travaux de celui-ci sont parvenues aux oreilles d'une des stars les plus isolées de la planète, il n'y a pas de raison qu'il n'en aille pas de même avec toute personne un tant soit peu intéressée par ce qui est en train de se tramer sur le vaisseau Terre. Car, au contraire de nombreuses



Cassandra annonciatrices de désastre et d'effondrement comme de tous ceux qui prétendent que les choses vont bien se passer, Morton fait partie de ceux qui *pensent* la condition écologique du présent. C'est-à-dire qui ne se laissent pas aller aux délices de l'effroi comme à la jouissance des perspectives ouvertes par les technologies de terraformation -mais préfèrent s'interroger sur ce que ladite condition nous dit de ce que le monde a *toujours* été, et nous aussi par la même occasion. Or s'il y a une chose que nous n'avons jamais été, ce sont les occupants d'un espace de la culture qui se distinguerait de celui de la nature, dès lors que l'une n'est qu'un point de vue sur l'autre. De même qu'il n'y a pas de "nature humaine", mais les agencements plus ou moins branlants que nous construisons avec ce qui nous entoure, il n'y a pas de "Terre" avec laquelle il faudrait nous réconcilier -mais un monde, entièrement fabriqué, et qu'il s'agit de reconstruire autrement. Adieu l'écologie; place à la logistique. ● **LDS.**



nos livres

Le cahier critique du NML : fiction et non-fiction

Penser l'écologie

Contre nature, tout contre

Longtemps monopole des politiques et des sciences exactes, l'environnement est enfin massivement investi par les sciences humaines : l'écologie est tout autant affaire d'indicateurs que de symboles et de pratiques. L'un des débats les plus vifs consiste à savoir si la notion de nature est périmée ou si elle est toujours nécessaire.

Par Juliette et Pierre-Édouard Peillon

Les débats qui animent l'écologie philosophique prennent parfois des airs de séances de spiritisme : Esprit de la nature, es-tu là ? Certes, la table tremble, mais les cataclysmes sont-ils encore les manifestations d'une force toute-puissante qui nous dépasserait ? Le consensus scientifique affirme depuis près de soixante-dix ans que ce n'est plus « déesse Nature » qui fait tourbillonner les cyclones, s'embraser les forêts ou s'éteindre les espèces, mais nous. Cette faute – cette responsabilité du moins – porte un nom de plus en plus scandé : l'anthropocène, soit l'ère géologique dans laquelle nous vivrions désormais et où les activités humaines, par leur intensité, seraient devenues le premier facteur de changement atmosphérique. Conjuguée à l'héritage des théories évolutionnistes qui firent tomber le rideau de fer entre l'humain et le reste des vivants, l'hypothèse de l'anthropocène fragilise

encore un peu plus l'idée de nature. Car, si l'humanité s'insère dans un *continuum* d'êtres et que, par ailleurs, elle déteint sur tout ce qu'elle n'est pas, peut-on encore envisager une entité « nature » distincte de nos existences ? Et vice-versa ? L'avènement même de la discipline scientifique de l'écologie à la fin du XIX^e siècle rendait poreuse la traditionnelle frontière entre nature et culture. Faisant suite, notamment, aux propositions du zoologiste et biologiste allemand Ernst Haeckel, l'écologie appréhende le monde physique comme une unité en réseau, scellant l'idée d'une interdépendance entre organismes et milieux. Chaque partie n'apparaît plus comme molletonnée dans la singularité de son existence mais comme un agent influençant et influencé par un ensemble plus vaste.

NATURES MORTES

On comprend bien dès lors un titre tel qu'*Ecology Without Nature* (« L'Écologie sans nature ») donné à l'essai

À LIRE



LA PENSÉE ÉCOLOGIQUE, Timothy Morton, traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrot, éd. Zulma, 272 p., 20 €.



LA PART SAUVAGE DU MONDE, Virginie Maris, éd. du Seuil, « Anthropocène », 264 p., 19 €.

encore inédit en France de Timothy Morton. Le philosophe anglais rappelle ainsi combien la chose ne va pas toujours de soi, combien il faut la ré-affirmer. Prolongeant sa réflexion sur ce qu'il considère comme un encombrant et discriminant héritage, il estime ainsi, dans *La Pensée écologique* : « C'est le penser, y compris le penser écologique, qui a édifié la "Nature" »

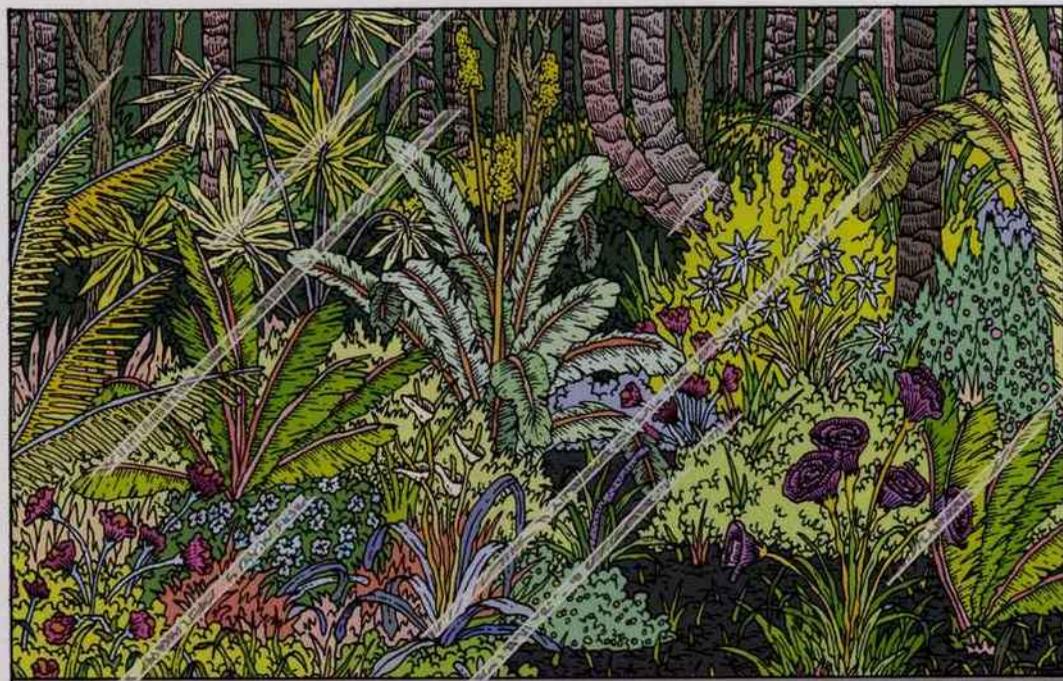


ILLUSTRATION CLÉMENT VUILLIER POUR LE NOUVEAU MAGAZINE LITTÉRAIRE

en une chose réifiée au loin, sous la surface, de l'autre côté, là où l'herbe est toujours plus verte, de préférence dans les montagnes, dans un paysage sauvage. » Dans cet ouvrage, enfin traduit en français dix ans après sa première publication aux États-Unis, Timothy Morton démonte la notion de nature, la dénonce comme une « addiction », un doudou en lambeaux auquel l'humanité continuerait de s'accrocher. Il n'y aurait d'ailleurs rien de plus artificiel que le naturel même : la « Nature est devenue une contrefaçon en plastique de la chose réelle ». Il n'y a pas de nature, juste des natures mortes.

La proposition présente un certain nombre d'avantages, en commençant par celui d'affranchir l'humanité d'un dangereux bovarysme à l'heure de bouleversements environnementaux bien réels. Cependant, elle crée également une pente glissante vers les pires dérives : s'il n'y a plus de nature, il n'y a plus rien à protéger, et l'humanité a



La nature est devenue une contrefaçon de la chose réelle. (La Tower Flower à Paris.)

●●● le champ libre pour mener à la baguette de son intelligence un monde qui lui appartiendrait. C'est pour cette raison que la philosophe française Virginie Maris propose de « penser la nature dans l'anthropocène », ainsi que l'annonce le sous-titre de son essai *La Part sauvage du monde*. Penser qu'une part sauvage du monde persiste offre, selon elle, certains garde-fous bienvenus : « Penser l'extériorité de la nature, c'est accepter de se donner des limites, de borner notre empire. Il convient pour cela de repenser la frontière entre nature et

●● Peut-on encore envisager une entité « nature » distincte de nos existences? ●●

culture, non plus comme une dichotomie mais comme une dialectique : un espace d'échange, de dialogue, de réflexivité. » Rappelant que, en excluant l'Antarctique et les Grands Lacs, « il n'existerait que 23,2 % de terre peu impactée par les activités humaines, après une perte catastrophique de presque 10 % entre 1990 et 2016 », Virginie Maris nous invite à ne pas congédier trop rapidement une notion pouvant encore servir de frein.

Annoncer la « fin de la Nature » revient pour la philosophe de l'environnement à « la triste répétition d'un vieux fantasme de toute-puissance ». C'est notamment le météorologue Paul Josef Crutzen, célèbre pour avoir introduit le terme « anthropocène » en 2000 avec le biologiste américain Eugene F. Stoermer, perpétuant quelques réflexes prométhéens. Virginie Maris le cite lorsqu'il affirme en 2011 une curieuse prétention omnipotente en annonçant que, « dans cette nouvelle ère, la Nature, c'est nous ». Mais, en envisageant l'anthropocène comme une éventuelle « période idéologique » plutôt que « géologique », Virginie Maris ne biaiserait-elle pas le débat en en faisant moins un constat scientifiquement étayé qu'un « projet » ou une version 2.0 d'un rapport vampirique à la nature?

« ÉTRANGE ÉTRANGETÉ »

Timothy Morton préfère penser que la catastrophe a déjà eu lieu et que, dès lors, un frein ne nous serait d'aucune utilité. C'est le fondement de ce qu'il nomme une « écologie sombre » : « La nature en tant que telle nous apparaît lorsque nous la perdons, et nous est connue en tant que perte. » La disparition de la nature ne conduit toutefois pas nécessairement selon lui à l'abolition de toute altérité. Rejoignant ainsi Virginie Maris, le philosophe propose d'envisager le grand « maillage » des êtres vivants et des entités non vivantes comme la source d'une paradoxale « étrange étrangeté ». En pensant l'interconnexion des organismes et de tout ce qui les environne, Timothy Morton dissout la notion de personne et peut ainsi affirmer : « Puisqu'il n'y a pas de moi (solide, durable, indépendant, singulier), nous sommes l'étrange étranger. »

C'est tout l'intérêt d'une lecture croisée de *La Part sauvage du monde* et de *La Pensée écologique* : l'un comme l'autre déplacent sur le plan d'une écologie de la pensée le débat qui anime l'écologie pragmatique et sépare d'un côté les préservationnistes, défenseurs de zones naturelles, et les conservationnistes, militant pour un maintien global de la biodiversité. ■

Diversification

Des essais chez Zulma

Zulma lance, en février 2019, une collection d'essais qui s'inscrit dans la continuité de la ligne de cette maison jusqu'alors exclusivement littéraire. « Derrière chaque roman que nous publions, il y a un engagement, une ouverture et un regard sur le monde : il m'a donc semblé naturel que nous nous ouvrions aux essais pour proposer des manières d'appréhender le monde différemment », explique Laure Leroy, directrice de Zulma. Fruit d'un an et demi de gestation, cette collection, qui devrait accueillir trois à quatre titres par an, émanant de philosophes, intellectuels, historiens ou économistes, se veut « décentrée, engagée mais pas militante, audacieuse, tout étant lisible par le commun des mortels ».

Pour la diriger, Laure Leroy a fait appel au jeune chercheur-doctorant en philosophie Néhémy Pierre-Dahomey et a engagé une attachée de presse indépendante afin de défendre les titres. *La pensée écologique* signée par le philosophe anglais Timothy Morton – dont les textes sont déjà traduits dans une dizaine de langues – ouvrira le bal le 7 février, suivi en avril par l'essai du chercheur indien Pankaj Mishra, *L'âge de la colère: une histoire du présent*. La collection devrait aussi accueillir des auteurs français.

Pauline Leduc



Laure Leroy, directrice de Zulma.